

FRANCIS JAMMES

De

l'Angelus de l'aube
à
l'Angelus du soir

1888-1897

DIX-SEPTIÈME ÉDITION



PARIS
MERCURE DE FRANCE
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI
—
MCMXXI

179647.
16 423

De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir : 1888-1897

Francis Jammes



Mercure de France, Paris, 1921 (17e éd.)

Exporté de Wikisource le 13/06/2017

LE PAUVRE PION

LORSQUE JE SERAI MORT

LA MAISON SERAIT PLEINE DE ROSES

J'AIME L'ÂNE

SILENCE

L'APRÈS-MIDI

C'EST AUJOURD'HUI

J'ALLAI À LOURDES

AVEC TON PARAPLUIE

DANS LE VERGER

LAISSE LES NUAGES

J'ALLAIS DANS LE VERGER

CE SONT LES TRAVAUX

J'AIME DANS LE TEMPS

VIEILLE MARINE

SI TU POUVAIS

LES VILLAGES

ON M'ÉREINTE

UN GENTILHOMME

DIMANCHE DES RAMEAUX

LES DIMANCHES

LA SALLE À MANGER

UN JEUNE HOMME

J'AI FUMÉ MA PIPE EN TERRE

LE VIEUX VILLAGE

JE LE TROUVAI

VIEILLE MAISON

AU BEAU SOLEIL

LE PAUVRE CHIEN

LA VALLÉE

IL VINT À L'ÉTUDE

POUR SON MARIAGE

COMME UN CHANT

À JEANNE FORT

J'AI ÉTÉ VISITER

LES GRUES

IL Y A PAR LÀ

JE METTRAI

J'ÉTAIS GAI

LE VENT TRISTE

ELLE VA À LA PENSION

AU BORD DE L'EAU VERTE

JE SUIS DANS UN PRÉ

LA JEUNE FILLE

JE PARLE DE DIEU

LA POUSSIÈRE FROIDE

DANS LA GRANGE

LE CALENDRIER UTILE

SEPTEMBRE

AUJOURD'HUI, LE LONG DE LA NUIT

IL EST PRÈS DE SALLES

ON DIT QU'À NOËL

LA PAIX EST DANS LE BOIS

CE FILS DE PAYSAN

L'EAU COULE

AVEC LES PISTOLETS

J'AI VU, DANS DE VIEUX SALONS

LE PAYSAN

LES PÂTURAGES

CAÜGT

JE CRÈVE DE PITIÉ

TU SERAIS NUE SUR LA BRUYÈRE

TU SERAS NUE

UN NUAGE EST UNE BARRE

LA GOMME COULE

OH ! CE PARFUM

LA POUSSIÈRE DES TAMIS

TU VIENDRAS

LE SOLEIL FAISAIT LUIRE

QUAND DANS LE BROUILLARD

TAPE LE LINGE

TU T'ENNUIES ?

LE VILLAGE À MIDI

TU ÉCRIVAIS

VIENS, JE TE METTRAI

JE SAIS QUE TU ES PAUVRE

IL S'OCCUPE

TA FIGURE DOUCE

VOICI LES MOIS D'AUTOMNE

CONFUCIUS RENDAIT LES HONNEURS

JE T'AIME

EN SONGEANT

TU RIRAI

JE SOUFFRE, MAIS

LES PETITES COLOMBES

Ô TOI, ROSE MOUSSE

AMIE, SOUVIENS-TOI

LA FERME ÉTAIT LUISANTE

JE REGARDAIS LE CIEL

LE CHAT EST AUPRÈS DU FEU

POURQUOI LES BŒUFS

IL VA NEIGER

C'ÉTAIT AFFREUX

L'ÉVIER SENT FORT

J'AI UNE PIPE

L'ÂNE ÉTAIT PETIT

JE PENSE À JEAN-JACQUES

AU MOULIN DU BOIS FROID

IL Y AVAIT DES CARAFES

LES BADAUDS

LA JEUNE FILLE UN PEU SOUFFRANTE

QUAND VERRAI-JE LES ÎLES

IL Y A UN PETIT CORDONNIER

JE M'EMBÊTE

J'ÉCRIS DANS UN VIEUX KIOSQUE

VOICI LE GRAND AZUR

CETTE PERSONNE

DU COURAGE ?

AVANT QUE NOUS RENTRIONS

ÉCOUTE, DANS LE JARDIN

C'ÉTAIT À LA FIN

QUE JE T'AIME

UNE FEUILLE MORTE TOMBE

BÂTE UN ÂNE ^[1]

LA NAISSANCE DU POÈTE

UN JOUR

LA MORT DU POÈTE

↑ NOTE WIKISOURCE :

1.

Ce poème ne figure pas dans cette édition *De l'Angélus de l'aube à*

l'Angélus du soir, mais il est présent dans des éditions postérieures.

LE PAUVRE PION...

Le pauvre pion doux si sale m'a dit : j'ai
bien mal aux yeux et le bras droit paralysé.

Bien sûr que le pauvre diable n'a pas de mère
pour le consoler doucement de sa misère.

Il vit comme cela, pion dans une boîte,
et passe parfois sur son front froid sa main moite.

Avec ses bras il fait un coussin sur un banc
et s'assoupit un peu comme un petit enfant.

Mais au lieu de traversin bien blanc, sa vareuse
se mêle à sa barbe dure, grise et crasseuse.

Il économise pour se faire soigner.
Il a des douleurs. C'est trop cher de se doucher.

Alors il enveloppe dans un pauvre linge
tout son pauvre corps misérable de grand singe.

Le pauvre pion doux si sale m'a dit : j'ai
bien mal aux yeux et le bras droit paralysé.

1888.

LORSQUE JE SERAI MORT...

Lorsque je serai mort, toi qui as des yeux bleus
couleur de ces petits coléoptères bleu de feu
des eaux, petite jeune fille que j'ai bien aimée
et qui as l'air d'un iris dans *les fleurs animées*,
tu viendras me prendre doucement par la main.
Tu me mèneras sur ce petit chemin.
Tu ne seras pas nue, mais, ô ma rose,
ton col chaste fleurira dans ton corsage mauve.
Nous ne nous baiserons même pas au front.
Mais, la main dans la main, le long des fraîches ronces
où la grise araignée file des arcs-en-ciel,
nous ferons un silence aussi doux que du miel ;
et, par moment, quand tu me sentiras plus triste,
tu presseras plus fort sur ma main ta main fine
— et, tous les deux, émus comme des lilas sous l'orage,
nous ne comprendrons pas... nous ne comprendrons
pas...

1897.

LA MAISON SERAIT PLEINE DE ROSES...

La maison serait pleine de roses et de guêpes.
On y entendrait, l'après-midi, sonner les vêpres ;
et les raisins couleurs de pierre transparente
sembleraient dormir au soleil sous l'ombre lente.
Comme je t'y aimerais. Je te donne tout mon cœur
qui a vingt-quatre ans, et mon esprit moqueur,
mon orgueil et ma poésie de roses blanches ;
et pourtant je ne te connais pas, tu n'existes pas.
Je sais seulement que, si tu étais vivante,
et si tu étais comme moi au fond de la prairie,
nous nous baiserions en riant sous les abeilles blondes,
près du ruisseau frais, sous les feuilles profondes.
On n'entendrait que la chaleur du soleil.
Tu aurais l'ombre des noisetiers sur ton oreille,
puis nous mêlerions nos bouches, cessant de rire,
pour dire notre amour que l'on ne peut pas dire ;
et je trouverais, sur le rouge de tes lèvres,
le goût des raisins blonds, des roses rouges et des guêpes.

J'AIME L'ÂNE...

J'aime l'âne si doux
marchant le long des houx.

Il prend garde aux abeilles
et bouge ses oreilles ;

et il porte les pauvres
et des sacs remplis d'orge.

Il va, près des fossés,
d'un petit pas cassé.

Mon amie le croit bête
parce qu'il est poète.

Il réfléchit toujours.
Ses yeux sont en velours.

Jeune fille au doux cœur,
tu n'as pas sa douceur :

car il est devant Dieu
l'âne doux du ciel bleu.

Et il reste à l'étable,
fatigué, misérable,

ayant bien fatigué
ses pauvres petits pieds.

Il a fait son devoir
du matin jusqu'au soir.

Qu'as-tu fait jeune fille ?
Tu as tiré l'aiguille...

Mais l'âne s'est blessé :
la mouche l'a piqué.

Il a tant travaillé
que ça vous fait pitié.

Qu'as-tu mangé petite ?
— T'as mangé des cerises.

L'âne n'a pas eu d'orge,
car le maître est trop pauvre.

Il a sucé la corde,
puis a dormi dans l'ombre...

La corde de ton cœur
n'a pas cette douceur.

Il est l'âne si doux
marchant le long des houx.

J'ai le cœur *ulcéré* :
ce mot-là te plairait.

Dis-moi donc, ma chérie,
si je pleure ou je ris ?

Va trouver le vieil âne,
et dis-lui que mon âme

est sur les grands chemins,
comme lui le matin.

Demande-lui, chérie,
si je pleure ou je ris ?

Je doute qu'il réponde :
il marchera dans l'ombre,

crevé par la douceur,
sur le chemin en fleurs.

SILENCE...

À Albert Samain.

Silence. Puis une hirondelle sur un contrevent
fait un bruit d'azur dans l'air frais et bleuissant,
toute seule. Puis deux sabots traînaient dans la rue.
La campagne est pâle, mais au ciel gris qui remue
on voit déjà le bleu qui chauffera le jour.

Je pense aux amours des vieux temps, aux amours
de ceux qui habitaient aux parcs des beaux pays
riches en vigne, en blé, en foin et en maïs.

Les paons bleus remuaient sur les pelouses vertes,
et les feuilles vertes se miraient aux vitres vertes
dans le réveillement du ciel devenu vert.

Les chaînes dans l'étable où l'ombre était ouverte
avaient un bruit tremblé de choquement de verres.

Je pense au vieux château de la propriété,
aux chasseurs s'en allant par les matins d'été,
aux aboiements longs des chiens flaireurs qui rampent...

Dans l'énorme escalier cirée était la rampe.
La porte était haute d'où les jeunes mariés,
en écoutant partir les grands-pères, riaient,
s'entrelaçaient et joignaient leurs jolies lèvres,

pendant que tremblaient, aux gîtes d'argent, les lièvres.

Que ces temps étaient beaux où les meubles-Empire
luisaient par le vernis et les poignées de cuivre...

Cela était charmant, très laid et régulier
comme le chapeau de Napoléon premier.

Je pense aussi aux soirées où les petites filles
jouaient aux volants près de la haute grille.
Elles avaient des pantalons qui dépassaient
leurs robes convenables et atteignaient leurs pieds.
Herminie, Coralie, Clémence, Célanire,
Aménaïde, Athénaïs, Julie, Zulmire ;
leurs grands chapeaux de paille avaient de longs rubans.
Tout à coup un paon bleu se perchait sur un banc.
Une raquette lançait un dernier volant
qui mourait dans la nuit qui dormait aux feuillages,
pendant qu'on entendait un roulement d'orage.

L'APRÈS-MIDI...

L'après-midi d'un dimanche je voudrais bien,
quand il fait chaud et qu'il y a de gros raisins,
dîner chez une vieille fille en une grande
maison de campagne chaude, fraîche, où l'on tend du
linge,
du linge propre, à des cordes, des liens.
Dans la cour il y aurait des petits poussins,
qui iraient près du puits — et une jeune fille
dînerait avec nous deux seuls comme en famille.
Nous ferions un dîner lourd, et le vol-au-vent
serait sucré avec deux gros pigeons dedans.
Nous prendrions le café tous les trois, et ensuite
Nous plierions notre serviette très vite,
pour aller voir dans le jardin plein de choux bleus.
La vieille nous laisserait au jardin tous deux.
Nous nous embrasserions longtemps, laissant nos
bouches
rouges collées auprès des coquelicots rouges.
Puis les vêpres sonneraient doucement, alors
elle et moi nous nous presserions encor plus fort.

C'EST AUJOURD'HUI...

8 juillet 1894.

Dimanche, Sainte-Virginie.

LE CALENDRIER.

C'est aujourd'hui la fête de Virginie...
Tu étais nue sous ta robe de mousseline.
Tu mangeais de gros fruits au goût de Mozambique,
et la mer salée couvrait les crabes creux et gris.

Ta chair était pareille à celle des cocos.
Les marchands te portaient des pagnes couleur d'air
Et des mouchoirs de tête à carreaux jaune-clair.
Labourdonnais signait des papiers d'amiraux.

Tu es morte et tu vis, ô ma petite amie,
amie de Bernardin, ce vieux sculpteur de cannes,
et tu mourus en robe blanche, une médaille
à ton cou pur, dans la *Passe de l'Agonie*.

J'ALLAI À LOURDES...

J'allai à Lourdes par le chemin de fer,
le long du gave qui est bleu comme l'air.

Au soleil les montagnes semblaient d'étain.
Et l'on chantait : sauvez ! sauvez ! dans le train.

Il y avait un monde fou, exalté,
plein de poussière et du soleil d'été.

Des malheureux avec le ventre en avant
étendaient leurs bras, priaient en les tordant.

Et dans une chaire, où était du drap bleu,
Un prêtre disait : « un chapelet à Dieu ! »

Et un groupe de femmes, parfois passait,
qui chantait : sauvez ! sauvez ! sauvez ! sauvez !

Et la procession chantait. Les drapeaux
se penchaient avec leur devises en or.

Le soleil était blanc sur les escaliers,
dans l'air bleu, sur les clochers déchiquetés.

Mais sur un brancard, portée par ses parents,
son pauvre père tête nue et priant,

et ses frères qui disaient : « ainsi soit-il »,
une jeune fille sur le point de mourir.

Oh ! qu'elle était belle ! elle avait dix-huit ans,
et elle souriait ; elle était en blanc.

Et la procession chantait. Les drapeaux
se penchaient avec leurs devises en or.

Moi je serrais les dents pour ne pas pleurer,
et cette fille, je me sentais l'aimer.

Oh ! elle m'a regardé un grand moment,
une rose blanche en main, souriant.

Mais maintenant où es-tu ? dis, où es-tu ?
Es-tu morte ? je t'aime, toi qui m'as vu.

Si tu existes, Dieu, ne la tue pas :
elle avait des mains blanches, de minces bras.

Dieu, ne la tue pas ! — et ne serait-ce que
pour son père nu-tête qui priait Dieu.

AVEC TON PARAPLUIE...

Avec ton parapluie bleu et tes brebis sales,
avec tes vêtements qui sentent le fromage,
tu t'en vas vers le ciel du coteau, appuyé
sur ton bâton de houx, de chêne ou de néflier.
Tu suis le chien au poil dur et l'âne portant
les bidons ternes sur son dos saillant.
Tu passeras devant les forgerons des villages,
puis tu regagneras la balsamique montagne
où ton troupeau paîtra comme des buissons blancs.
Là, des vapeurs cachent les pics en se traînant.
Là, volent des vautours au col pelé et s'allument
des fumées rouges dans les brumes nocturnes.
Là, tu regarderas avec tranquillité,
L'esprit de Dieu planer sur cette immensité.

1897.

DANS LE VERGER...

Dans le Verger où sont les arbres de lumière,
La pulpe des fruits lourds pleure ses larmes d'or,
Et l'immense Bagdad s'alanguit et s'endort
Sous le ciel étouffant qui bleuit la rivière.

Il est deux heures. Les palais silencieux
Ont des repas au fond des grandes salles froides
Et Sindbad le marin, sous les tentures roides,
Passe l'alcarazas d'un air sentencieux.

Mangeant l'agneau rôti, puis les pâtes d'amandes,
Tous laissent fuir la vie en écoutant pleuvoir
Les seaux d'eau qu'au seuil blanc jette un esclave noir.
Les passants curieux lui posent des demandes.

C'est Sindbad le marin qui donne un grand repas
C'est Sindbad, l'avisé marin dont l'opulence
Est renommée et que l'on écoute en silence.
Sa galère était belle et s'en allait là-bas !

Il sent très bon le camphre et les rares arômes.
Sa tête est parfumée et son nez aquilin
Tombe railleusement sur sa barbe de lin :

Il a la connaissance et le savoir des hommes.

Il parle, et le soleil oblique sur Bagdad
Jette une braise immense où s'endorment les palmes,
Et les convives, tous judicieux et calmes,
Écoutent gravement ce que leur dit Sindbad.

LAISSE LES NUAGES...

Laisse les nuages blancs passer au soleil.
Il n'y a ici que toi, la terre et le ciel.
Ne pense à presque rien. Douces comme du miel,

auprès des cressons bleus les brebis viendront boire.
La fille chantera dans la métairie noire,
et sur la terre tiède il tombera des poires.

La vieille tremblera sur le rouet tremblant,
le bélier bêlera dans le troupeau bêlant
— et la fille aimera l'amour de son amant.

Les ânes passeront en frissonnant de mouches.
La mère chantera sur l'enfant qu'elle couche,
et je t'embrasserai, la bouche sur la bouche.

Puis le ciel sera bleu, puis le ciel sera gris.
Les oiseaux chanteront et pousseront des cris
et auprès du vieux puits il poussera des buis.

Écoute, mon amie : il y a sous la grange
un nid d'hirondelles petites et criardes
et qui ont la douceur de la vie calme et sage.

Les grands chars sont passés. Sur leurs cornes luisantes
les bœufs avaient les longues fougères ombrageantes
des bois glacés d'Été qui ont des sources lentes.

On a coupé les blés qui dormaient au soleil ;
puis la pluie est venue, elle est venue du ciel :
elle a noyé le blé et a mangé le miel.

On a coupé mon cœur qui dormait au soleil...
Une fille est venue, elle est venue du Ciel :
elle a noyé mon cœur et a mangé le miel :

mais la douleur est douce et ton amour est doux.
Tu m'as donné ton cœur, ta tête et tes genoux :
nous ne faisons plus qu'un et ton cœur est à nous.

J'ALLAIS DANS LE VERGER...

J'allais dans le verger où les framboises au soleil
chantent sous l'azur à cause des mouches à miel.
C'est d'un âge très jeune que je vous parle.
Près des montagnes je suis né, près des montagnes.
Et je sens bien maintenant que dans mon âme
il y a de la neige, des torrents couleur de givre
et de grands pics cassés où il y a des oiseaux
de proie qui planent dans un air qui rend ivre,
dans un vent qui fouette les neiges et les eaux.

Oui, je sens bien que je suis comme les montagnes.
Ma tristesse a la couleur des gentianes qui y croissent.
Je dus avoir, dans ma famille, des herborisateurs
naïfs, avec des boîtes couleur d'insecte vert,
qui, par les après-midi d'horrible chaleur,
s'enfonçaient dans l'ombre glacée des forêts,
à la recherche d'échantillons précieux
qu'ils n'eussent point échangés pour les vieux
trésors des magiciens des Bagdads merveilleuses
où les jets d'eau ont des fraîcheurs endormeuses.
Mon amour a la tendresse d'un arc-en-ciel
après une pluie d'avril où chante le soleil.
Pourquoi ai-je l'existence que j'ai ?... N'étais-je fait

pour vivre sur les sommets, dans l'éparpillement
de neige des troupeaux, avec un haut bâton,
à l'heure où on est grandi par la paix du jour qui tombe ?

1897.

CE SONT LES TRAVAUX...

Ce sont les travaux de l'homme qui sont grands :
celui qui met le lait dans les vases de bois,
celui qui cueille les épis de blé piquants et droits,
celui qui garde les vaches près des aulnes frais,
celui qui fait saigner les bouleaux des forêts,
celui qui tord, près des ruisseaux vifs, les osiers,
celui qui raccommode les vieux souliers
près d'un foyer obscur, d'un vieux chat galeux,
d'un merle qui dort et des enfants heureux ;
celui qui tisse et fait un bruit retombant,
lorsque à minuit les grillons chantent aigrement ;
celui qui fait le pain, celui qui fait le vin,
celui qui sème l'ail et les choux au jardin,
celui qui recueille les œufs tièdes.

J'AIME DANS LE TEMPS...

J'aime dans le temps Clara d'Ellébeuse,
l'écolière des anciens pensionnats,
qui allait, les soirs chauds, sous les tilleuls
lire les *magazines* d'autrefois.

Je n'aime qu'elle, et je sens sur mon cœur
la lumière bleue de sa gorge blanche.
Où est-elle ? Où était donc ce bonheur ?
Dans sa chambre claire il entrait des branches.

Elle n'est peut-être pas encore morte
— ou peut-être que nous l'étions tous deux.
La grande cour avait des feuilles mortes
dans le vent froid des fins d'Été très vieux.

Te souviens-tu de ces plumes de paon,
dans un grand vase, auprès de coquillages ?...
on apprenait qu'on avait fait naufrage,
on appelait Terre-Neuve : *le Banc*.

Viens, viens, ma chère Clara d'Ellébeuse :
aimons-nous encore si tu existes.
Le vieux jardin a de vieilles tulipes.

Viens toute nue, ô Clara d'Ellébeuse.

VIEILLE MARINE...

Vieille marine. Enseigne noir galonné d'or
qui allais observer le passage de Vénus
et qui mettais la fille du planteur nue,
dans l'habitation basse, par les nuits chaudes.

C'était d'une langueur, c'était d'une tiédeur
de fleurs blanches qui, près de vasières, meurent.
La bien-aimée était apathique et songeuse,
avec un collier noir à son cou de tubéreuse.

Elle se donnait ardemment, et vos rendez-vous
avaient lieu dans la petite chambre basse
où étaient tes cartes et tes compas
et le daguerréotype de tes petites sœurs.

Tes livres étaient le manuel d'astronomie,
le guide du marin et l'atlas des végétaux,
achetés à la capitale, dans une librairie
dont le timbre était un chapeau de matelot.

Vos baisers se mêlaient aux cris du large fleuve
où traînent les racines des salsepareilles
qui rendent l'eau salulaire à tous ceux